

# PAYER 1500 EUROS POUR DE LA PISSE TIEDE

Dr. Sarcasme

BIP



PISSE  
TIEDE

# **Payer 1500 euros pour de la pisse tiède**

*Par Dr. Sarcasme*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le loyer d'un T3 dans un seau à glaçons	4
Chapitre 2 : Le cordon rouge : La frontière du génie et du pigeon	8
Chapitre 3 : Le défilé des feux de Bengale	12
Chapitre 4 : L'analyse organoleptique : Pomme de terre et regret	16
Chapitre 5 : Les 'Amis de 3 heures du matin'	21
Chapitre 6 : La conversion en Kebabs : L'unité de mesure du remords	26
Chapitre 7 : Le Story Instagram : L'investissement marketing	30
Chapitre 8 : La température ambiante : La physique du foutage de gueule	35
Chapitre 9 : Le serveur, ce pickpocket de luxe	40
Chapitre 10 : La guerre des tables : Qui a la plus grosse étincelle ?	45
Chapitre 11 : Le passage aux toilettes : L'évacuation d'un patrimoine	49
Chapitre 12 : Le réveil : L'application bancaire, ce film d'horreur	53

# Chapitre 1

## Le loyer d'un T3 dans un seau à glaçons

Le bip du terminal de paiement électronique est le son le plus honnête du monde. C'est un petit cri strident, une sorte de « couic » numérique qui signale que votre dignité vient de quitter votre corps pour rejoindre le cloud de la Société Générale. 1 500 euros. Validé. Sans contact ? Non, à ce prix-là, la machine demande un code, une goutte de sang et une promesse de don d'organes.

Regardez bien cet objet qui arrive sur votre table, porté par un serveur dont le seul talent est de ne pas trébucher malgré un complexe de supériorité de la taille du Groenland. C'est un seau à glaçons. En plastique. Probablement moulé dans une usine de la banlieue de Shenzhen par un enfant qui a plus d'avenir que vous. À l'intérieur, une bouteille de vodka de six litres. Une « Mathusalem ». Dans le milieu de la nuit, on donne des noms de patriarches bibliques à des contenants de poison pour donner l'impression que s'enfiler de l'éthanol aromatisé au dissolvant est un acte spirituel.

Mais faisons une pause. Sortons la calculatrice. Parce que la mathématique de la boîte de nuit est la seule discipline qui permet de diviser par zéro et d'obtenir « Ta gueule, c'est VIP ».

1 500 euros.

Pour une famille normale, vivant dans ce qu'on appelle pudiquement « la province » (cet endroit mystérieux où les gens se disent bonjour et où le café coûte moins de quatre euros), 1 500 euros, c'est un loyer. Et pas un loyer de studette sous les combles avec douche au-dessus des WC. Non, on parle d'un T3. Un vrai. Avec un salon, deux

chambres, une cuisine équipée et peut-être même un petit balcon pour faire pousser du basilic que vous allez laisser crever.

À ma gauche : 65 mètres carrés, du parquet flottant, une isolation thermique de classe C et le droit constitutionnel de dormir au sec pendant trente jours.

À ma droite : un seau en plexiglas rempli de flottes gelées et une bouteille qui contient assez de sucre pour donner le diabète à un troupeau d'éléphants, le tout éclairé par un feu de Bengale qui projette des étincelles toxiques sur votre chemise en lin à 200 balles.

Le ratio est sublime. Vous venez de dépenser 23 euros par mètre carré de boîte de nuit pour rester debout pendant quatre heures, alors que pour le même prix, vous auriez pu posséder l'usage exclusif d'un appartement entier pendant 720 heures. Si l'on calcule le coût à l'heure, vous payez votre présence dans ce club environ 375 euros de l'heure. À ce tarif-là, même une escort-girl de haut vol vous ferait la conversation sur l'existentialisme de Sartre en vous massant les pieds. Ici, pour ce prix, vous avez juste le droit de crier « QUOI ? » à l'oreille de votre voisin parce que le DJ a décidé que la ligne de basse devait physiquement liquéfier vos organes internes.

Mais attendez, le spectacle ne fait que commencer. Car pour 1 500 euros, on vous offre le "rituel". Le serveur arrive avec la bouteille au-dessus de la tête, entouré de deux autres types qui agitent des bâtons lumineux comme s'ils essayaient de guider un Boeing 747 en perdition sur la piste de danse. C'est la parade nuptiale du pigeon. Tout le club s'arrête de bouger (ou plutôt, de simuler des spasmes épileptiques sur du reggaeton) pour regarder votre table.

C'est l'instant de gloire. Vous êtes le roi. Le roi d'un royaume de 4 mètres carrés délimité par des cordons rouges en nylon qui s'effilochent. Vous payez 1 500 euros pour que des inconnus, qui vous oublieront dans exactement six minutes, pensent que vous avez réussi votre vie alors que vous êtes en train de vider votre livret A pour du jus de pomme mélangé à de la gnole industrielle.

Analysons la composition chimique de votre investissement. Une bouteille de vodka premium en boîte est facturée environ 15 à 20 fois son prix d'achat en gros. Le seau à glaçons ? Gratuit (enfin, amorti depuis 1998). Les glaçons ? De l'eau du robinet congelée. Les "softs" ? Du jus d'orange en brique tiède servi dans des carafes qui ont été rincées à la va-vite entre deux clients. Vous ne payez pas pour un produit. Vous payez pour une hallucination collective.

Si vous alliez voir un banquier et que vous lui disiez : « Écoutez, j'aimerais faire un emprunt pour acheter 6 litres d'eau de feu et de la glace pilée, le tout livré avec des feux d'artifice de kermesse », il appellerait la sécurité. Mais si vous faites ça dans un établissement qui sent la sueur et le parfum de synthèse, on appelle ça être un "High Roller".

Le plus drôle, c'est l'occupation de l'espace. Dans votre T3 imaginaire, vous auriez une chambre d'amis. Ici, l'espace VIP est tellement bondé que vous partagez votre oxygène avec un type qui porte des lunettes de soleil à 3 heures du matin et une fille qui essaie désespérément de faire un selfie sans montrer qu'elle est en train de se faire écraser l'orteil par le pied de la table. Vous avez payé le prix d'une suite royale pour vivre l'expérience d'une rame de métro à l'heure de pointe, mais avec des paillettes.

Et puis, il y a la question de la "pisse tiède". Parce que oui, au bout de vingt minutes, la magie opère. La glace fond. Le seau devient une mare stagnante où flottent des mégots de cigarettes (que quelqu'un a jetés là parce que les cendriers sont pleins) et des confettis en aluminium. La vodka, censée être frappée, commence à prendre la température ambiante, c'est-à-dire environ 32 degrés Celsius, grâce à la chaleur humaine produite par deux cents personnes qui transpirent leur désespoir sur du David Guetta.

À ce stade, vous buvez de l'argent liquide tiède. Chaque gorgée vous coûte le prix d'un abonnement Netflix mensuel. « Tiens, je viens d'avaler la saison 4 de Stranger

Things. Oh, regarde, une autre gorgée, c'est l'intégrale de Breaking Bad qui descend dans mon œsophage. » C'est une forme d'art contemporain, si l'on considère que l'art consiste à transformer de l'or en excréments de manière irréversible.

Le lendemain matin, la réalité frappe plus fort que le vigile qui vous a poussé vers la sortie à 5h30. Vous vous réveillez avec une langue qui ressemble à un vieux tapis de sol et un compte bancaire qui affiche une gueule de bois clinique. Vous réalisez que pour le prix de cette nuit, vous auriez pu changer le chauffe-eau, partir un week-end à Lisbonne (vols et hôtel compris), ou nourrir un village entier pendant une semaine.

Mais non. Vous avez choisi le seau. Vous avez choisi d'investir dans le vent, dans le bruit et dans l'illusion d'être quelqu'un pendant la durée de combustion d'un feu de Bengale.

Le pire ? C'est que vous le referez. Parce que la logique mathématique s'arrête là où le besoin de reconnaissance commence. On ne paie pas 1 500 euros pour boire. On paie 1 500 euros pour ne pas être celui qui regarde la bouteille passer. On paie pour être celui qui tient le tisonnier étincelant. On paie pour posséder, l'espace d'un instant, un T3 imaginaire au milieu d'un champ de bataille de basses et de néons.

Et pendant ce temps, quelque part en banlieue, un propriétaire encaisse votre loyer virtuel en rigolant doucement, tandis que vous, vous cherchez un billet de 10 balles au fond de votre poche pour vous payer un kebab infâme, parce que, bizarrement, la formule à 1 500 euros ne comprenait pas les frites.

Bienvenue dans l'économie de l'absurde. Servez-vous un verre, c'est moi qui régale (enfin, façon de parler, mon code a été rejeté).

## Chapitre 2

### Le cordon rouge : La frontière du génie et du pigeon

Observez bien cet objet. Regardez-le avec la dévotion qu'un archéologue porterait au Saint-Graal ou qu'un influenceur porterait à un miroir d'ascenseur. Ce n'est qu'un morceau de polyester tressé, probablement fabriqué dans une usine de la banlieue de Shenzhen par un gamin qui se demande encore pourquoi les Occidentaux ont besoin de cordes pour boire du jus de pomme fermenté. Mais entre les mains d'un vigile nommé "Momo-la-Brute", dont le cou est plus large que mon avenir, cette corde devient la frontière la plus hermétique du monde moderne. C'est le rideau de fer du samedi soir.

D'un côté, la plèbe. Les gueux. Ceux qui portent des chaussures achetées en solde et qui font la queue sous une pluie fine qui transforme leur brushing en caniche mouillé. De l'autre côté, vous. Enfin, le "vous" que vous essayez désespérément d'incarner : le VIP. Le "Very Important Pigeon". Celui pour qui le cordon s'abaisse dans un silence presque liturgique, comme si la Mer Rouge s'ouvrait devant Moïse, sauf qu'ici, Moïse porte une chemise trop serrée et a pris un crédit à la consommation pour payer sa présence.

Franchir ce cordon rouge, c'est le moment exact où votre cerveau démissionne et laisse les clés à votre ego. C'est une expérience de physique quantique : vous êtes simultanément un génie dans votre tête et un parfait crétin pour le reste de l'humanité consciente.

Pourquoi payez-vous pour être derrière cette corde ? Pour le confort ? Laissez-moi rire. Le "Carré VIP" d'une boîte de nuit moyenne ressemble généralement à une salle d'attente de dentiste qui aurait fusionné avec une déchetterie radioactive. On vous

installe sur des banquettes en skaï qui collent aux cuisses, autour d'une table basse si petite qu'on dirait un échantillon gratuit de chez Ikea. L'espace vital y est plus restreint que dans un wagon de métro aux heures de pointe, mais comme vous avez payé quatre chiffres pour être là, vous appelez ça de l' "exclusivité". En réalité, vous avez juste acheté le droit d'être compressé contre d'autres types qui ont le même parfum que vous et la même envie de pleurer quand ils pensent à leur compte en banque.

L'illusion de supériorité est un mécanisme fascinant. Au moment où le vigile décroche le crochet en laiton, vous jetez un coup d'œil par-dessus votre épaule. C'est le "Regard du Survivant". Vous regardez ceux qui restent sur le trottoir avec une pitié feinte qui cache mal une jubilation obscène. "Regardez-moi, je suis du bon côté de la corde. Je suis l'élite. Je suis celui qui va entrer dans le temple."

Le temple, parlons-en. Vous venez de franchir une frontière pour aller payer votre propre braquage. C'est le seul endroit au monde où l'on se sent supérieur parce qu'on a obtenu l'autorisation spéciale de se faire racketter. C'est comme si vous faisiez la queue devant un distributeur de billets, que le vigile vous laissait passer devant tout le monde, et qu'une fois devant la machine, vous lui donniez votre code, votre carte, et que vous le remerciez avec un pourboire pendant qu'il vide votre compte.

"Merci, Jean-Michel, de m'avoir permis de financer tes vacances aux Maldives tout en buvant une vodka qui a le goût de dissolvant pour vernis à ongles."

Le génie de la chose, c'est la théâtralisation de l'extorsion. Si je vous croisais dans la rue et que je vous demandais 1 500 euros pour vous asseoir sur un canapé sale dans un environnement bruyant, vous appelleriez la police ou une ambulance psychiatrique. Mais mettez un cordon rouge, un type avec une oreillette et deux feux de Bengale sur une bouteille de Belvedere, et soudain, c'est de l'investissement de prestige.

Le marketing de la boîte de nuit repose sur un seul levier : votre besoin pathologique d'être validé par des inconnus que vous méprisez. Le cordon rouge n'est pas là pour vous protéger de la foule, il est là pour montrer à la foule que vous avez les moyens de ne pas être avec elle. C'est une taxe sur la solitude. Car au fond, qu'est-ce qu'on fait derrière le cordon ? On s'ennuie. Mais on s'ennuie avec une vue panoramique sur les gens qui n'ont pas le droit de s'ennuyer ici. C'est une satisfaction de pure forme, une érection de l'amour-propre qui retombe dès que les lumières se rallument et qu'on réalise que le sol est recouvert d'une couche de fluides corporels indéterminés.

Et le personnel du club le sait. Oh, ils le savent si bien. Le serveur qui vous apporte votre bouteille avec ce sourire carnassier n'est pas votre ami. Il est l'anthropologue d'une espèce en voie d'extinction cérébrale. Il vous observe comme on observe un hamster dans une cage plaquée or. "Regarde, le spécimen croit qu'il est le roi de la jungle parce que j'ai mis une petite serviette blanche autour de son goulot."

Le vrai génie, c'est le propriétaire des lieux. Lui, il a compris que le narcissisme est une ressource renouvelable plus rentable que le pétrole. Il vend de la stratification sociale à des gens qui, pour la plupart, habitent encore chez leur mère ou partagent une coloc à quatre dans 30 mètres carrés. Le cordon rouge, c'est la ligne de démarcation entre ceux qui ont compris le système et ceux qui le financent.

D'un côté du cordon, il y a le capitalisme sauvage, celui qui encaisse, qui sourit froidement et qui compte les liasses. De l'autre côté, il y a vous, le pigeon galonné, qui agite son tisonnier étincelant comme un naufragé agiterait un fumigène pour appeler à l'aide. Sauf que personne ne vient vous sauver. Les gens vous regardent, non pas avec envie, mais avec la fascination morbide qu'on réserve aux accidents de la route. Ils se demandent : "Combien d'heures de boulot achètent ces dix secondes de lumière ?"

La frontière du génie et du pigeon est une ligne de craie que vous dessinez vous-même. Vous pourriez être n'importe où ailleurs. Vous pourriez être en train de

vivre une expérience authentique, de boire un vin décent avec de vrais amis dans un endroit où l'on peut s'entendre parler. Mais non. Vous avez choisi le cordon. Vous avez choisi de valider votre existence par un droit de passage payant.

Le plus drôle, c'est la fin de soirée. Quand le cordon est décroché pour tout le monde parce que c'est l'heure de vider les lieux. Soudain, l'illusion s'évapore. Le VIP et le gueux se retrouvent côte à côte sur le trottoir, cherchant désespérément un Uber qui n'arrivera jamais. La magie du polyester a disparu. Vous n'êtes plus l'élus. Vous êtes juste un type qui a mal aux oreilles, qui sent la cigarette froide et qui réalise que le "braquage" est terminé.

Le vigile range son cordon. Il le roule avec soin, comme on range un filet de pêche après une bonne prise. Il vous regarde passer, un petit sourire en coin, sachant très bien que le week-end prochain, vous reviendrez gratter à la porte. Parce que la drogue la plus dure au monde, ce n'est pas ce qu'il y a dans votre verre de pisse tiède. C'est cette micro-seconde où le crochet se détache et où vous vous dites, l'espace d'un battement de cil : "Je suis quelqu'un."

Spoiler : Non. Vous êtes juste le client numéro 412, et vous venez de payer le loyer de Momo. Mais allez-y, reprenez une coupe. C'est offert... enfin, c'est inclus dans les 1 500 euros. Et n'oubliez pas de poster la photo du cordon sur Instagram, il faut bien que les gens sachent que vous avez réussi votre vie pendant trois heures.

# Chapitre 3

## Le défilé des feux de Bengale

Vous avez remarqué ? On est dans une boîte de nuit, un endroit dont la fonction première est de vous faire oublier que vous avez un crédit sur 25 ans et un début de calvitie, et soudain, l'ambiance change. La musique s'arrête de façon chirurgicale, comme si le DJ venait de faire une attaque cardiaque ou que la police faisait une descente pour trafic d'organes. Mais non. Le silence n'est qu'un prélude. Un suspense insoutenable s'installe, plus pesant que celui d'une finale de Coupe du Monde ou de l'ouverture d'une enveloppe fiscale.

Puis, la basse reprend. Mais ce n'est pas n'importe quelle basse. C'est le genre de son qui annonce l'arrivée d'un dictateur du tiers-monde ou d'un super-vilain dans un film Marvel de série B. C'est la « Marche Impériale » version EDM dégueulasse, un truc qui tape tellement fort dans les tempes que vos molaires commencent à vibrer. Et là, c'est le signal. Le moment que vous attendiez tous, ou du moins, le moment pour lequel vous avez sacrifié votre PEL et votre dignité.

Apparaît alors le cortège. On dirait une procession religieuse, sauf que la Vierge Marie a été remplacée par une bouteille de trois litres de jus de raisin fermenté et que les enfants de chœur sont des serveuses en body en latex qui portent des cierges magiques à bout de bras.

Parlons-en, de ces feux de Bengale. Pourquoi ? Pourquoi avons-nous ressenti, collectivement, en tant qu'espèce supposément évoluée, le besoin d'utiliser un signal de détresse maritime pour annoncer qu'on va boire un truc qui fait roter ? Le feu de Bengale, à la base, c'est fait pour être repéré par un hélicoptère de la gendarmerie quand votre voilier est en train de se faire bouffer par l'Atlantique Nord. C'est un cri

de désespoir. C'est une balise qui hurle : « AU SECOURS, JE VAIS MOURIR DANS L'INDIFFÉRENCE ET LE SEL ! ».

Dans une boîte de nuit à 1 500 euros la table, le message est techniquement le même, mais avec une nuance sociologique majeure : « AU SECOURS, JE VIENS DE DÉPENSER LE SALAIRE D'UN INFIRMIER POUR QUE VOUS ME REGARDIEZ ! ».

C'est le syndrome de l'attention pyrotechnique. On ne commande pas du champagne pour le goût. Personne n'aime vraiment le champagne de boîte. C'est de l'acide sulfurique avec des bulles, servi à une température qui ferait fondre un glacier, dans des verres en plastique qui ont déjà été mordillés par trois stagiaires en marketing de chez Deloitte. Non, ce que vous achetez, c'est le défilé. Vous achetez la lumière. Vous achetez cette micro-seconde où les 400 crevards qui dansent sur du reggaeton s'arrêtent pour se dire : « Tiens, qui est le génie – ou l'abruti – à la table 12 ? ».

C'est un sacrifice humain moderne. La serveuse avance, le visage figé dans un sourire qui dit « J'ai un Master en psychologie clinique et je porte un plateau de briquets géants », et elle fend la foule comme Moïse fendait la Mer Rouge. Sauf que Moïse ne portait pas des talons de 12 centimètres sur un sol qui colle plus qu'un vieux ticket de métro. Les feux de Bengale crépitent, crachent une fumée toxique qui pique les yeux et qui donne à l'espace VIP des airs de zone de guerre en banlieue lyonnaise.

Et vous ? Vous êtes là. Le "Client". Le Roi. Vous essayez d'adopter une posture décontractée, une sorte de nonchalance de milliardaire, alors que vous êtes en train de flipper parce qu'une étincelle vient de tomber sur votre chemise en lin à 200 balles. Vous souriez. Vous regardez votre téléphone pour faire semblant d'être occupé par des affaires urgentes, genre racheter Twitter, alors que vous vérifiez juste si votre story Instagram est bien cadrée. Parce que si la bouteille arrive sans que personne ne la voie sur un écran de 6 pouces, est-ce qu'elle est vraiment arrivée ? Si le feu de Bengale brûle dans une forêt déserte, est-ce qu'il fait du bruit ? Bien sûr que non.

L'existence précède l'essence, mais le flash précède l'existence.

Le plus beau, c'est l'odeur. Cette odeur de poudre, de soufre et de brûlé. Pendant trente secondes, le carré VIP sent le champ de bataille de Waterloo. On s'attendrait presque à voir débouler Napoléon sur un poney blanc, mais on a juste Momo qui apporte un seau à glace rempli de flotte tiède. C'est un moment de pure absurdité : on célèbre l'acte de consommation le plus stérile au monde par une mise en scène digne d'une cérémonie d'ouverture des JO.

Et puis, le drame arrive. Le feu s'éteint.

C'est la fin de la gloire. La serveuse pose la bouteille, récupère les supports en plastique brûlés, et repart dans l'ombre. La musique reprend son cours normal, ce boum-boum binaire qui vous rappelle que vous avez toujours mal aux pieds. L'obscurité retombe. Vous n'êtes plus le centre du monde. Vous êtes juste un type assis devant un gros flacon de verre vert avec trois amis qui attendent que vous fassiez le service.

Vous regardez la bouteille. Elle vous regarde. Le silence est revenu à votre table, masqué par le vacarme ambiant. La magie est partie avec l'étincelle. Vous réalisez alors que vous avez payé un supplément de 1 200 euros pour du soufre et de la fumée. Le liquide à l'intérieur est le même que celui qu'on trouve au supermarché en bas de chez vous pour 40 balles, mais ici, il a été "activé" par le feu. C'est du marketing alchimique. On transforme le plomb de votre compte en banque en l'or de la vanité, avec un passage par l'état gazeux.

Le pire, c'est la jalousie des tables voisines. Parce que dans ce cirque, il y a toujours un plus gros poisson. Juste au moment où vous vous servez votre première coupe de pisse tiède, la musique s'arrête à nouveau. Plus forte. Plus épique. Plus « Apocalypse Now ». Le DJ prend le micro : « UN MATHUSALEM POUR LA TABLE 4 ! FAITES DU BRUIIIIIIT ! ».

Et là, c'est le défilé militaire. Ce n'est plus une serveuse, c'est un bataillon. Il y a six feux de Bengale. On dirait le 14 juillet à Dubaï. Votre bouteille à vous ressemble soudain à une canette de 8.6 oubliée sur un banc de gare. Votre moment de gloire a duré moins longtemps qu'un trajet en ascenseur. Vous êtes déjà un has-been. Un pauvre par rapport au mec de la table 4 qui, lui, vient probablement de blanchir l'argent d'une cargaison de faux sacs Gucci.

C'est là que le piège se referme. Parce que pour redevenir « quelqu'un », pour que ces cierges de l'enfer s'allument à nouveau pour vous, il n'y a qu'une solution : recommander. C'est le cycle infini de la pyrotechnie sociale. On brûle de l'argent pour voir de la lumière, et quand la lumière s'éteint, on se rend compte qu'on est dans le noir, alors on brûle encore plus d'argent.

Le feu de Bengale, c'est la métaphore parfaite de votre vie dans cet établissement. C'est brillant, ça fait du bruit, ça attire l'œil, mais ça ne chauffe rien, ça pue, et ça finit en déchet toxique dans une poubelle en plastique dix minutes plus tard.

Mais bon, ne soyez pas tristes. Buvez votre jus de raisin qui pique. Souriez. La fumée finit par s'évaporer, et il ne reste que le goût métallique du regret sur votre langue. Mais au moins, pendant quinze secondes, tout le monde a cru que vous étiez heureux. Et dans ce monde à 1 500 euros la bouteille, l'illusion du bonheur est le seul produit qui ne soit pas encore en rupture de stock.

Allez, remettez un coup de briquet. Le Titanic coule, mais l'orchestre joue encore de la techno minimale. C'est magnifique. On dirait du Wagner, mais avec des paillettes et des types en t-shirt col V. Vive la France, vive le champagne, et surtout, vive les idiots qui pensent qu'une étincelle dans une bouteille va combler le vide intersidéral de leur existence.

Santé. C'est inclus dans le forfait "Détresse et Poudre aux yeux".

# Chapitre 4

## L'analyse organoleptique : Pomme de terre et regret

Prenez une grande inspiration. Pas trop fort, vous risqueriez d'inhaler un mélange de parfum de synthèse « Nuit de l'Hectare » et de sueur de courtier en assurance-vie qui essaie de se convaincre qu'il passe la meilleure soirée de son existence. Maintenant, plongez votre nez dans ce flûte en cristal de plomb — payée le prix d'un rein sur le marché noir — et pratiquez ce que les œnologues appellent pompeusement « l'examen olfactif ».

Que sentez-vous ? La promesse de l'extase ? Les vergers de Champagne baignés par la rosée du matin ? Les fesses des anges ?

Non. Soyons honnêtes, pour une fois. Posez ce masque de contentement facial que vous avez loué à l'entrée de la boîte de nuit. Ce que vous sentez, c'est l'odeur d'un virement bancaire qui a mal tourné. Ça sent la pomme de terre. Mais pas la bonne pomme de terre, celle qui finit en purée onctueuse avec beaucoup trop de beurre de chez Joël Robuchon. Non, ça sent la pomme de terre oubliée au fond d'un placard humide depuis le troisième mandat de Jacques Chirac. Une odeur terreuse, un peu rance, l'odeur de la terre qui reprend ses droits sur vos ambitions sociales. C'est le premier stade de l'analyse : l'humiliation nasale.

Bienvenue dans l'analyse organoleptique de la défaite.

On vous a vendu une « cuvée de prestige », un nectar issu de vignes tellement vieilles qu'elles ont connu la Révolution française et qu'elles sont soignées par des moines aveugles qui murmurent des psaumes aux grappes de raisin. Mais dès que le liquide touche vos papilles, la vérité vous percute comme un 38 tonnes sur l'autoroute du

soleil. C'est le moment « Champomy ».

Vous connaissez cette sensation ? Ce flashback sensoriel violent qui vous ramène instantanément au goûter d'anniversaire de votre neveu Kevin, en 2004, dans une salle des fêtes qui sentait le lino et le produit moussant. À l'époque, vous aviez sept ans, vous portiez un pull qui gratte, et on vous servait cette boisson gazeuse à la pomme dans des gobelets en plastique Shrek pour vous donner l'illusion d'être un adulte.

Aujourd'hui, vous avez trente-cinq ans, vous portez une montre qui vaut le prix d'une Twingo, et vous réalisez avec une horreur glacée que pour 1 500 euros, on vient de vous servir exactement la même chose. Du sucre, du gaz, et une légère acidité qui rappelle le vinaigre blanc utilisé pour détartre les cafetières. Sauf que Kevin n'avait pas besoin de contracter un crédit à la consommation pour avoir mal au ventre.

Regardez le verre. Observez les bulles. Dans un vrai vin d'exception, on vous parle de « cordons de bulles d'une finesse extrême ». Ici, les bulles sont énormes, agressives, vulgaires. Elles remontent à la surface comme des plongeurs en apnée qui auraient paniqué. Elles éclatent sur votre nez avec la subtilité d'un pétard de fête foraine. C'est une attaque chimique. À chaque gorgée, vous avez l'impression de boire de la Badoit aromatisée au regret de ne pas avoir investi cet argent dans un indice boursier ou, au moins, dans une thérapie sérieuse.

L'analyse gustative, c'est là que le génie du marketing rencontre la crédulité humaine dans un choc frontal. Le sommelier — un type dont le nœud papillon est plus serré que votre budget vacances — vous a parlé de « notes de brioche toastée » et de « fleurs blanches ». Vous, tout ce que vous avez, c'est une note de « pomme de terre crue » qui stagne sur l'arrière de la langue, suivie de près par une touche de « métal oxydé ». C'est le goût de la pièce de monnaie qu'on suçait quand on était gamin. C'est le goût du cuivre. C'est le goût de l'arnaque.

Et c'est là que le concept de « Regret » intervient en tant que composante aromatique majeure. Le Regret, dans le milieu du luxe, c'est cette longueur en bouche qui dure environ trois mois, soit le temps qu'il faudra pour que votre banquier arrête de vous appeler en masqué. C'est une amertume spécifique. Ce n'est pas l'amertume noble du pamplemousse ou de la gentiane. C'est l'amertume de celui qui réalise qu'il vient de payer une marge bénéficiaire de 4 000 % pour du jus de fruit fermenté de manière industrielle dans une cuve en inox de la taille d'un silo nucléaire.

Mais vous ne direz rien. Oh que non. Vous allez faire tourner le liquide dans votre bouche avec un air pénétré, en fronçant les sourcils comme si vous étiez en train de déchiffrer les manuscrits de la mer Morte. Vous allez dire : « Hum, une structure intéressante, beaucoup de minéralité ».

« Minéralité ». Le mot magique. En langage de VIP, « minéralité » veut dire : « Ça a un goût de caillou et j'ai honte ». Si vous buviez de l'eau de javel à 500 euros le litre, vous diriez sans doute qu'elle présente une « attaque vive avec des notes chlorées persistantes et une finale purifiante ».

L'analyse organoleptique, c'est le syndrome de Stockholm appliqué au palais. Votre cerveau sait que c'est mauvais. Votre estomac sait que c'est mauvais. Votre foie est déjà en train de rédiger sa lettre de démission. Mais votre ego, lui, tient le flingue. Il vous force à avaler. Il vous force à sourire. Il vous force à dire à la fille d'à côté — qui est là uniquement parce qu'elle espère que vous allez payer le taxi — que « le terroir s'exprime vraiment bien dans ce millésime ».

Le terroir ? Quel terroir ? Le seul terroir que vous goûtez, c'est le béton du parking souterrain où vous avez garé votre dignité en arrivant.

Et puis, il y a la température. « La pisse tiède ». C'est le cœur du sujet. Pour masquer le fait que ce champagne a le profil aromatique d'un décapant pour jantes, on vous le sert normalement à une température proche du zéro absolu. Le froid anesthésie les

papilles. C'est une technique de survie. Si c'est glacé, vous ne sentez rien, donc vous ne souffrez pas. Mais dans ces établissements, avec les projecteurs, la foule et la sueur ambiante, le seau à glace devient vite une piscine municipale tiède.

C'est là que le miracle s'opère. À 12 degrés, le champagne se déshabille. Il enlève son costume de gala et se montre tel qu'il est : un liquide visqueux, lourd, avec cette fameuse odeur de pomme de terre de cave. On dirait une vodka de contrebande qui aurait essayé de faire des bulles pour s'intégrer socialement. C'est le moment où le masque tombe. Vous regardez votre verre, vous regardez la bouteille avec son étiquette dorée qui brille sous les stroboscopes, et vous voyez la réalité : vous tenez une grenade financière dégoupillée.

À cet instant précis, un phénomène psychologique fascinant se produit : la justification par le prix. Puisque ça coûte 1 500 euros, ça *\*doit\** être bon. Si vous trouvez ça mauvais, c'est que *\*vous\** êtes le problème. Vous n'avez pas le palais assez éduqué. Vous êtes un rustre. Un paysan qui ne comprend pas la subtilité de la pomme de terre fermentée. Alors vous reprenez une gorgée. Et une autre. Vous essayez de trouver cette « élégance » promise sur la brochure.

Tout ce que vous trouvez, c'est le souvenir du Champomy de Kevin. Kevin, lui, était heureux. Il courait partout avec une couronne en carton sur la tête, il avait du sucre sur les joues, et il n'avait aucune conscience de la vacuité de l'existence. Vous, vous êtes assis sur un canapé en skaï qui colle, vous avez payé le loyer d'un studio en province pour boire de l'acide de batterie tiède, et la seule couronne que vous portez, c'est celle de « l'idiot du village global ».

Le regret, c'est la note de fond. C'est ce qui reste quand les bulles sont parties, quand la musique s'arrête et qu'on allume les néons crus de la fin de soirée, transformant les mannequins en figurants de « Walking Dead ». C'est ce goût métallique, persistant, qui vous rappelle que l'illusion a un prix, et que ce prix est indexé sur votre besoin désespéré d'exister dans le regard des autres.

Alors, on trinque ?

Santé. À la pomme de terre, au Champomy, et aux 1 500 euros qui auraient pu vous payer un voyage au Japon, mais qui ont fini dans une flûte mal lavée pour que vous puissiez, pendant dix minutes, vous prendre pour quelqu'un que vous n'aimez même pas.

Allez, buvez. C'est le goût de votre vie. C'est pétillant, c'est cher, et ça ne nourrit personne.

Mais bon Dieu, qu'est-ce que ça brille dans le noir.

# Chapitre 5

## Les 'Amis de 3 heures du matin'

C'est un phénomène qui défie les lois de la physique, de la biologie et même du bon sens le plus élémentaire. Un tour de magie qui ferait passer David Copperfield pour un vulgaire animateur de kermesse dans le Creuse.

Tout commence par un geste. Un signe de tête imperceptible au serveur, celui qui porte un gilet trop petit et un mépris trop grand. Et là, le miracle se produit. Le bouchon saute. Ce petit bruit sec, ce « pop » qui, dans le silence relatif d'une boîte de nuit à 110 décibels, résonne comme le chant d'une sirène pour tous les naufragés du paraître.

Soudain, l'espace-temps se déchire. Vous étiez seul, ou peut-être avec un pote un peu triste qui regarde ses chaussures. En 0,4 seconde — le temps qu'il faut à une particule de lumière pour traverser votre cortex préfrontal dévasté — vous êtes entouré. Douze personnes. Douze visages radieux, aux dents blanches et au regard plein d'une fraternité subite, viennent de se matérialiser dans votre carré VIP de trois mètres carrés.

D'où viennent-ils ? Personne ne sait. Ils ne sont pas passés par la porte. Ils n'étaient pas là il y a une minute. Ils ont dû sortir des fentes du skaï du canapé ou se condenser à partir de la sueur ambiante et de la laque à cheveux. C'est l'apparition des « Amis de 3 heures du matin ». Des êtres de lumière dont l'existence est physiologiquement liée au niveau de liquide restant dans votre bouteille de Dom Pérignon ou de Belvedere à prix d'organe humain.

Regardez-les bien. Il y a d'abord « Le Frère ». Lui, c'est le plus dangereux. Il vous

prend par l'épaule, vous serre contre lui avec une force qui suggère que vous avez fait la guerre ensemble dans les tranchées de Verdun, ou au moins partagé une chambre d'internat pendant dix ans.

« T'es un bon, toi. Je l'ai vu tout de suite. T'es un vrai. »

Il ne connaît pas votre nom de famille. Il ne sait même pas si vous avez un emploi ou si vous venez de vendre un de vos reins sur le dark web pour payer cette table. Mais il vous aime. D'un amour pur, inconditionnel, et surtout, très assoiffé. Il ponctue chacune de ses phrases par un « On est ensemble », une expression magnifique qui signifie littéralement : « Je vais boire 40 % de ta bouteille et disparaître avant que tu ne puisses me demander de participer au pourboire. »

À côté, vous avez « La Muse Évanescente ». Elle a un verre vide à la main. Toujours. C'est une constante universelle, comme la vitesse de la lumière. Son verre est un trou noir qui aspire tout le champagne dans un rayon de cinq mètres. Elle vous regarde avec une intensité qui vous fait croire, pendant une seconde, que vous êtes le croisement génétique parfait entre Brad Pitt et Elon Musk. Elle rit à vos blagues, même quand vous bafouillez une anecdote chiantes sur votre dernier contrôle technique. Elle est la preuve vivante que pour 1500 euros, on n'achète pas seulement de l'alcool, on achète une personnalité temporaire.

C'est une anthropologie de comptoir fascinante. Dans ce micro-climat de vanité, vous devenez le soleil. Et comme tout soleil, vous avez vos planètes qui gravitent autour de vous, maintenues en orbite par la force gravitationnelle du gaz carbonique et du sucre ajouté.

Vous vous sentez puissant, n'est-ce pas ? Vous distribuez les rasades comme un souverain éclairé distribue des terres à ses vassaux. « Allez, sers-toi ! » lancez-vous avec la superbe d'un héritier saoudien, alors que votre compte en banque est en train de convulser violemment sur l'application de votre banque. À ce moment précis, vous croyez vraiment que ces gens vous apprécient. Vous confondez le respect avec la soif, et le charisme avec le fait d'avoir une carte Platinum qui n'a pas encore été bloquée

pour activité suspecte.

Mais attention. La physique des « Amis de 3 heures du matin » est impitoyable. Elle obéit à la loi de la décroissance alcoolique.

Tant que la bouteille est pleine, l'amitié est indestructible. On s'échange des numéros de téléphone qu'on n'appellera jamais. On prévoit des vacances à Mykonos. On se promet de « monter un business ensemble ». On est les rois du monde. On est une famille. Une meute. Les Avengers de la pisse tiède.

Puis, vient le moment critique. Le niveau descend sous l'étiquette.

C'est là que le comportement de la meute change. « Le Frère » commence à regarder par-dessus votre épaule pour voir si, par hasard, la table d'à côté n'aurait pas commandé un Magnum de Grey Goose. « La Muse Évanescence » reçoit soudainement un SMS urgent de sa « copine qui se sent pas bien » (traduction : elle a repéré un mec avec une montre plus grosse que la vôtre deux rangs plus loin).

Et quand le dernier centilitre de liquide jaunâtre est versé dans un verre en plastique, le sortilège se rompt.

C'est le moment Houdini.

En moins de temps qu'il n'en faut pour dire « C'était quoi déjà ton prénom ? », le cercle se brise. Les rires s'éteignent. La chaleur humaine se dissipe comme la buée sur un miroir. Vos « frères » sont aspirés par la foule. Ils ne partent pas, ils s'évaporent. Ils se fondent dans la masse, redevenant des inconnus, des silhouettes anonymes dans la pénombre de la boîte de nuit.

Vous vous retrouvez là, debout, au milieu de votre carré VIP qui ressemble maintenant à une scène de crime après le passage de la police scientifique. Il y a des

miettes de chips partout, trois flûtes renversées, et surtout, ce vide sidéral. Vous regardez autour de vous. Vous essayez de capter le regard du « Frère ». Vous le voyez à dix mètres de là, l'épaule déjà solidement ancrée contre un autre pigeon qui vient de commander une bouteille avec des feux de Bengale. Il lui dit sûrement qu'il est « un vrai ».

C'est la solitude du financier de soirée. Vous venez de dépenser un mois de salaire pour acheter dix minutes d'une illusion de popularité. C'est le prix du marché pour ne pas affronter le fait que, sans cette bouteille sur la table, vous êtes juste un type un peu moite qui porte une chemise trop serrée.

Le plus beau, c'est le lendemain. Vous regardez votre journal d'appels. Vous voyez des noms comme « Jeff Boîte », « Sandra VIP » ou « Marco Frérot ». Vous essayez de vous rappeler leurs visages. Impossible. Ils sont flous, comme si votre cerveau avait décidé de pixeliser les preuves de votre pathétique besoin d'attention. Vous leur envoyez un message ? « Hey, sympa hier ! »

Réponse : Néant. Silence radio. L'abonné est absent, car l'abonnement n'était valable que tant que le bouchon était sauté.

Ces gens ne sont pas des amis. Ce sont des parasites aérodynamiques, des organismes optimisés pour la survie en milieu festif coûteux. Ils sont les symptômes de votre propre vacuité. Parce qu'au fond, vous le saviez. Vous saviez que pour 1500 euros, vous n'achetez pas des rencontres, vous louiez des figurants pour le film de votre vie, une production médiocre intitulée « Regardez-moi, j'existe parce que je dépense ».

Le problème, c'est que le film est court. Et que le générique de fin sent la cigarette froide et le regret acide.

Alors, la prochaine fois que vous sentirez cette envie irrésistible de « régaler la table », posez-vous cette question : si vous remplissiez cette bouteille avec de l'eau du robinet et du colorant alimentaire, combien de vos « frères » resteraient pour discuter

de votre business de crypto-monnaies ?

La réponse est simple : vous seriez seul avant même que le serveur n'ait fini de poser le seau à glace. Mais au moins, il vous resterait 1500 euros. De quoi vous payer un vrai psy, ou au moins, assez de dignité pour boire seul chez vous. C'est moins brillant dans le noir, c'est sûr. Mais ça a au moins le mérite de ne pas vous prendre pour un con.

Santé, l'idiot. La prochaine est pour toi. Enfin, payée par toi. Comme d'hab.

# Chapitre 6

## La conversion en Kebabs : L'unité de mesure du remords

On dit souvent que la douleur est un signal d'alarme du corps. Si tu mets ta main sur une plaque chauffante, tes nerfs hurlent à ton cerveau d'arrêter d'être un abruti. Mais pour l'ego, le signal d'alarme ne s'appelle pas la brûlure, il s'appelle le « taux de conversion ». C'est ce moment précis, généralement vers 11h42 le lendemain matin, alors que ta bouche a le goût d'un cendrier qui aurait servi de litière à un chat diabétique, où ton cerveau quitte le monde de la finance nocturne pour entrer dans celui de la réalité calorique.

C'est l'instant où tu n'utilises plus l'Euro. L'Euro est une monnaie de fiction, une suite de chiffres abstraits sur une application bancaire que tu consultes avec la même appréhension qu'un démineur face à un colis piégé. Non, à cet instant précis, tu bascules sur l'étalon-or de la survie urbaine : le Kebab « Salade-Tomate-Oignon ».

1500 euros.

Dans l'ancre de la boîte de nuit, sous les stroboscopes qui masquent tes rides de trentenaire en fin de course, 1500 euros, c'était un investissement. C'était le prix de ton importance factice. Mais à la lumière crue d'un dimanche pluvieux, alors que tes yeux sont plus rouges que le logo d'une banque d'épargne, ton cerveau se transforme en calculatrice Casio possédée par le démon de l'arithmétique sociale.

1500 divisé par 6 euros.

Le résultat tombe, implacable, comme une guillotine de graisse : 250.

Tu ne viens pas de dépenser un mois de loyer dans un appartement décent. Tu viens de boire DEUX CENT CINQUANTE menus complets, boisson comprise, frites moyennes (parce qu'on n'est pas des bêtes).

Visualise la scène. Regarde-toi dans le miroir avec ta tête de déterré et imagine une file d'attente qui remonte tout le boulevard de Magenta. Deux cent cinquante personnes. C'est la population d'un petit village de la Creuse. C'est trois bus de la RATP remplis à craquer. Et toutes ces personnes attendent leur tour pour que tu leur payes un kebab. Tu pourrais être le Messie du gras. Tu pourrais être le bienfaiteur d'une sous-préfecture entière. Au lieu de ça, tu es juste un type qui a payé pour que trois bimbos en plastique et un « cousin » éloigné de ton ex-associé puissent recracher de la vodka frelatée dans un seau à glace en plastique.

Le remords, c'est cette mathématique de l'absurde.

À chaque fois que tu clignes des yeux, tu vois défiler le « Chef ». Tu sais, ce saint homme derrière son comptoir en inox qui te regarde avec une tendresse infinie à 4 heures du matin et qui t'appelle « mon frère » sans jamais te demander de business plan pour ta boîte de NFT. Ce type, lui, t'aurait nourri pendant huit mois. Huit mois de subsistance garantie. Si tu avais transformé ces 1500 euros en bons d'achat chez ton kebabier de quartier, tu aurais pu traverser une apocalypse nucléaire ou une rupture sentimentale avec la certitude que ton apport en protéines était sécurisé jusqu'au printemps suivant.

Mais non. Toi, tu as préféré la « bouteille lumineuse ». Tu as payé pour qu'un serveur en gilet trop serré traverse la salle avec des cierges magiques, comme s'il apportait le Saint-Sacrement à une table de pécheurs. Ce moment de gloire a duré trente secondes. Trente secondes de reconnaissance visuelle par un public de zombies cocaïnés.

Faisons le calcul du ratio plaisir/prix. Trente secondes pour 1500 euros, ça nous fait du 50 euros la seconde. À ce tarif-là, même une escorte de luxe avec un doctorat en

physique nucléaire te semblerait être une affaire de solde de fin de série chez Lidl.

Et maintenant, compare avec le kebab. La dégustation d'un kebab, c'est vingt minutes de bonheur brut. Multiplié par 250, cela représente 5000 minutes. Soit 83 heures de mastication extatique. Quatre jours entiers, non-stop, à manger du bonheur grillé à la broche. Tu as littéralement échangé quatre jours de nirvana gastronomique contre trente secondes de pyrotechnie pourrie dans un sous-sol qui sent le désodorisant pour toilettes.

C'est là que le « Syndrome de la Broche » s'installe. C'est une forme de dépression post-traumatique où chaque objet de ton quotidien se transforme en unité de mesure.

Tu regardes tes chaussures neuves ? « Ça, c'est 20 kebabs. »

Ton nouvel iPhone ? « 180 kebabs. »

Le plein de ta voiture ? « 12 kebabs. »

Mais le summum de l'acidité arrive quand tu réalises la qualité du produit. La « pisse tiède » à 1500 euros, c'est de la vodka qui a le goût de l'alcool à brûler mélangée à un jus d'orange qui n'a jamais vu un fruit de sa vie. Le kebab, lui, est honnête. Il ne prétend pas être ce qu'il n'est pas. Il est gras, il est lourd, il te donne une haleine qui ferait reculer un régiment de dragons, mais il est fidèle. Le kebab ne te juge pas. Il ne te demande pas si tu es en « VIP » ou si tu as « le bon look ». Il t'accueille tel que tu es : une épave affamée.

Il y a une dimension philosophique dans cette conversion. Payer 1500 euros pour une bouteille, c'est une tentative désespérée d'acheter de l'importance à une table où personne ne t'aime. Acheter 250 kebabs, c'est un acte de philanthropie barbare. Si tu avais débarqué dans la boîte avec 250 kebabs tout chauds et que tu les avais distribués, tu serais devenu une légende urbaine. On parlerait encore de toi dans dix ans. Les videurs se prosternerait. Les filles quitteraient les tables VIP pour venir croquer dans tes frites à la sauce samouraï. Tu aurais eu la vraie puissance. La puissance du ventre.

Mais tu as choisi la voie de l'idiot. Tu as choisi de donner ton argent à un type qui s'appelle Jean-Eudes et qui possède trois clubs à Saint-Tropez, plutôt qu'à « l'Artisan de la Viande » qui trime sous sa hotte aspirante.

La prochaine fois que tu es sur le point de sortir ta carte bleue pour impressionner une table de parasites, ferme les yeux. Imagine la broche. Imagine la viande qui tourne lentement, suintante de promesses et de cholestérol. Imagine ce mur de pains pita, empilés comme les briques d'une forteresse contre la tristesse.

Dis-toi : « Est-ce que ce moment de vanité vaut vraiment la peine de sacrifier un village entier de kebabs ? »

Si la réponse est oui, c'est que tu es au-delà de tout secours. Tu es déjà mort à l'intérieur, et aucune sauce blanche ne pourra te ramener à la vie. Mais si tu sens un petit pincement au cœur, si tu visualises ces 250 canettes de soda que tu ne boiras jamais, alors il reste un espoir.

Range ta carte. Sors de ce club. Marche jusqu'au premier néon qui grésille. Commande un « complet, sauce algérienne ». Et quand le Chef te rendra ta monnaie sur ton billet de vingt, regarde les pièces dans ta main. Ce ne sont pas des centimes. Ce sont des fragments de ta dignité que tu viens de racheter.

Parce qu'au final, la seule différence entre un millionnaire et toi, c'est que le millionnaire peut s'acheter 250 000 kebabs. Mais il ne pourra jamais en manger plus d'un à la fois. La vraie richesse, c'est de savoir quand s'arrêter avant de commencer à compter en broches.

Bon appétit, l'idiot. Ton remords a désormais une odeur. Et elle sent l'oignon frit.

# Chapitre 7

## Le Story Instagram : L'investissement marketing

Pose ce téléphone. Non, en fait, garde-le bien haut, à bout de bras, comme si c'était le Saint Graal ou le dernier échantillon de vaccin contre la débilité profonde. Verrouille ton coude, ajuste l'angle, et surtout, ne tremble pas. Tu es en train de réaliser l'opération financière la plus complexe de ta triste existence : la transformation de 1500 euros de passif bancaire en 15 secondes d'actif numérique.

Bienvenue dans l'ère de la « Preuve par le Pixel ». Une époque formidable où, si une bouteille de vodka arrive à ta table sans être escortée par un flash de smartphone, elle n'existe tout simplement pas. Elle est coincée dans une dimension parallèle, un purgatoire pour alcools de luxe non-référencés où le goût n'a aucune importance puisque personne n'a pu voir l'étiquette briller sur un écran OLED.

Soyons honnêtes deux minutes : tu n'as pas acheté de l'alcool. Tu as acheté du contenu. Tu es devenu, le temps d'une soirée, le community manager de ta propre faillite.

Réfléchis à la physique du truc. Dans le monde réel, tu viens de dépenser l'équivalent d'un loyer pour un liquide qui a le même arrière-goût que le dissolvant de ta sœur. C'est une défaite totale. Un Waterloo financier. Mais dans le monde d'Instagram, grâce au filtre « Sparkle » et à un ralenti bien senti, cette défaite devient une épopée. Le cierge magique qui crépite dans le goulot n'est pas là pour éclairer la salle ; il est là pour saturer le capteur de ton iPhone et aveugler ton bon sens.

C'est le miracle de la multiplication des pains, version « m'as-tu-vu » : tu divises ton compte en banque par dix, mais tu multiplies ton ego par cent.

Le Story Instagram, c'est le prospectus publicitaire de ta vie imaginaire. Et comme tout bon investissement marketing, il y a un ratio coût/bruit. Si tu paies 1500 euros et que tu ne récoltes que douze « vues » dont la moitié proviennent de comptes de bots proposant des investissements en cryptomonnaies et l'autre moitié de ton ex qui te flique par pur sadisme, ton retour sur investissement est catastrophique. Tu es le pire trader du monde. Tu viens d'acheter de la visibilité au prix de l'or pour la vendre à un public qui s'en tape le coquillard entre deux vidéos de chats qui tombent d'un canapé.

Mais tu persistes. Tu lances l'application. Tu sélectionnes le mode « Boomerang ».

Le Boomerang, c'est l'invention la plus fascinante du XXI<sup>e</sup> siècle pour les gens qui n'ont rien à dire. C'est le mouvement perpétuel de l'insignifiance. On y voit ton bras, orné d'une montre dont les maillons crient au secours, faire des va-et-vient avec un verre à la main. \*Haut, bas. Haut, bas.\* On dirait que tu es en train de scier la branche sur laquelle ton respect de toi-même est assis. C'est hypnotique, comme un accident de voiture au ralenti. On sait que ça va mal finir, mais on ne peut pas détacher le regard de ce mouvement répétitif qui hurle : « Regardez, je suis riche pendant encore trois heures ! »

Et n'oublions pas le « tag ». Ah, le tag ! Cette délicieuse manière de marquer son territoire comme un caniche de luxe. Tu tagues le club, tu tagues la marque de la bouteille (dans l'espoir secret qu'ils te repartagent et que ta vie change soudainement), et surtout, tu tagues la « Squad ». La Squad, ce sont ces quatre individus aux sourires crispés qui sont autour de la table et qui, comme toi, attendent que la vidéo soit postée pour pouvoir enfin arrêter de faire semblant de s'amuser et reprendre leur activité principale : scroller sur leur propre téléphone.

C'est là que réside le génie du marketing moderne : transformer une expérience de solitude partagée en un événement social majeur.

Si tu n'as pas mis de filtre, est-ce que ça a vraiment coûté un SMIC ? La question est philosophique. Le filtre, c'est la vaseline de la réalité. Ça floute les cernes, ça lisse la sueur qui perle sur ton front à l'idée du découvert bancaire qui t'attend lundi, et ça donne à la vodka cette lueur divine que même l'eau bénite n'a pas. Sans filtre, ta bouteille ressemble juste à un gros flacon de parfum pour géant. Avec le filtre, elle devient un artefact de puissance, une preuve irréfutable que tu fais partie de l'élite, de ceux qui « savent vivre ».

Mais « savoir vivre », dans ton cas, c'est surtout « savoir payer pour que les autres pensent que tu sais vivre ».

On est dans l'économie de l'envie. Tu ne paies pas pour boire, tu paies pour que Jean-Kevin, ton ancien camarade de classe qui travaille maintenant dans l'assurance à Limoges, ressente une pointe de jalousie en voyant ta Story à 2 heures du matin pendant qu'il change les couches de son deuxième. C'est ça, le vrai produit. Le sel. L'amertume de l'autre. Sauf que Jean-Kevin, en réalité, il regarde ta Story entre deux bâillements, pose son téléphone, et s'endort en pensant que tu es devenu un sacré trou du cul.

Ton investissement marketing vient de toucher sa cible : tu es officiellement devenu le « trou du cul de 2 heures du matin ». Bravo. On devrait te filer un diplôme en communication.

Et que dire de la mise en scène ? Le moment où le serveur arrive, portant la bouteille au-dessus de sa tête comme s'il ramenait la tête de Jean-Baptiste sur un plateau d'argent. C'est une chorégraphie millimétrée. Tu as payé pour le spectacle, mais tu es aussi le caméraman. Tu diriges la scène. « Attends, ne la pose pas encore, je n'ai pas lancé l'appli ! Refais le mouvement de la main ! Plus de lumière ! »

Tu es devenu un réalisateur de films de série Z pour un public de zombies numériques.

Le drame survient quand la batterie tombe à 1%. C'est la panique. La sueur froide. La bouteille est là, elle trône au milieu de la table, mais elle est redevenue muette. Elle est redevenue un simple objet. Sans ton téléphone pour la magnifier, elle n'est plus qu'un contenant en verre rempli d'un liquide industriel. C'est comme si le carrosse de Cendrillon redevenait une citrouille, mais une citrouille à 1500 balles. Tu réalises alors, dans un éclair de lucidité terrifiant, que tu vas devoir la \*boire\*. Et là, c'est le choc : c'est dégueulasse. C'est tiède, ça brûle l'œsophage, et ça n'a aucun goût de gloire.

C'est le paradoxe de la Story Instagram : plus le prix de la bouteille est élevé, moins on s'intéresse à son contenu. On pourrait te servir de l'eau déminéralisée avec du colorant, tant que l'étiquette est la bonne et que le flash fonctionne, tu ne verrais pas la différence. Tu es l'investisseur parfait pour le club : tu fournis l'argent, tu fournis la publicité, et tu ne consommes même pas le produit avec ton palais, mais avec ton objectif.

Demain matin, quand tu te réveilleras avec une gueule de bois qui ressemble à un accident de TGV dans ton crâne, tu iras vérifier tes statistiques. Tu regarderas le nombre de « vues ». Tu chermeras ce petit cœur rouge, cette validation sociale qui te confirmera que tes 1500 euros n'ont pas disparu dans le néant.

Mais le néant, il est là, dans le miroir. Il a les yeux rouges, l'haleine qui sent la mort chimique, et il essaie de se souvenir pourquoi il a posté une vidéo de 15 secondes d'une bouteille qui clignote.

Félicitations, l'artiste. Ton « investissement marketing » a fonctionné. Tu as réussi à convaincre le monde entier que tu étais riche, tout en prouvant à ton banquier que tu étais un imbécile. La Story s'effacera dans 24 heures. Ta dette, elle, a une mémoire d'éléphant.

Mais bon, au moins, sur la vidéo, on aurait dit que tu étais quelqu'un. Et pour un gars capable de claquer un SMIC dans de la pisse tiède juste pour un Boomerang, c'est sans doute le meilleur prix qu'on pouvait lui proposer.

Allez, repose ce téléphone. La batterie est vide. Tout comme ton compte. Tout comme le sens de ta soirée. Mais hey, ne sois pas triste : le filtre était magnifique. On aurait presque cru que tu étais heureux.

# Chapitre 8

## La température ambiante : La physique du foutage de gueule

Regardez-moi cette bouteille. Observez-la bien, là, trônant au milieu de votre table comme le monolithe de \*2001, l'Odyssée de l'espace\*, mais pour des gens qui ont raté leur bac pro vente. Elle est belle, n'est-ce pas ? Elle brille. Elle est recouverte de cette fine buée qui suggère une fraîcheur arctique, une pureté cristalline, un truc qui va vous descendre dans l'œsophage comme un baiser d'esquimau.

Le serveur, cet athlète du mépris en gilet noir, vient de la déposer dans un seau à glace qui contient plus de plastique que d'eau solide. Mais vous vous en fichez. Pour 1500 balles, vous avez l'impression d'avoir acheté un fragment de glacier. Spoiler : vous avez juste loué un futur désastre thermique.

Parce qu'on va parler de physique, les enfants. Pas la physique ennuyeuse de Stephen Hawking, non. On va parler de la thermodynamique du seum. On va analyser comment, par quel miracle de l'ingénierie foireuse, un liquide maintenu à 4 degrés peut se transformer en soupe de batterie de voiture en moins de temps qu'il n'en faut à votre ex pour ignorer votre dernier SMS.

Tout commence par le "Cérémonial de la Torche". Vous savez, ces espèces de feux de Bengale que le club plante sur la bouteille pour signaler à toute la salle que le pigeon de la table 12 vient de décaisser son PEL. C'est le premier acte du sabotage. On parle de flammes magnésium à 1200 degrés situées à environ trois millimètres du goulot de votre précieux nectar. C'est comme si vous essayiez de garder un sorbet au frais en le posant sur le réacteur d'un Boeing 747. À ce stade, le champagne ne refroidit plus. Il est en train de subir une pasteurisation accélérée sous vos yeux ébahis.

Et pendant que ces étincelles vous brûlent la rétine et que vous essayez de prendre la photo parfaite pour votre Story — celle qui dira au monde « Je pèse », alors que votre compte en banque est en train de faire un arrêt cardiaque — le temps s'écoule. Et le temps, dans un club, c'est de l'énergie thermique.

Analysons l'environnement. Vous n'êtes pas dans une cave à vin de Reims. Vous êtes dans un bunker en béton de 200 mètres carrés où l'on a entassé six cents personnes qui transpirent du Red Bull et du désespoir. La température ambiante oscille entre "Sauna de l'enfer" et "Intérieur d'un volcan en éruption". Il y a tellement de chaleur humaine et de CO2 dans cette pièce que si on y lâchait une plante verte, elle muterait en carnivore en moins de dix minutes.

C'est ici qu'intervient la Loi de la Dilatation du Foutage de Gueule.

Votre bouteille, dans son seau ridicule, est entourée de trois glaçons qui se battent en duel. Ces glaçons ne sont pas là pour refroidir le liquide. Ils sont là pour faire de la figuration. Ce sont des figurants de chez Lidl dans une production Marvel. En quatre minutes chrono, sous les projecteurs LED de 1000 watts qui vous mitraillent le crâne, la glace fond. Elle ne devient pas de l'eau fraîche. Elle devient une mare tiède et poisseuse dans laquelle baigne votre investissement de 1500 euros.

Mais vous, vous êtes occupé. Vous devez faire le "service". C'est-à-dire verser ce liquide dans des flûtes en plastique ou en verre bas de gamme qui ont été lavées à la va-vite dans un bac de flotte grise dix minutes plus tôt. Des verres qui, eux aussi, sont à température ambiante. Pire : ils ont été chauffés par les mains moites de vos "amis", ces gens qui ne seraient pas là si vous aviez commandé une carafe d'eau.

Au moment où le liquide quitte la bouteille, il subit un choc thermique que même une pièce de métal dans une forge ne connaît pas. Il passe d'un environnement (théoriquement) frais à une atmosphère de vestiaire de foot après un match en plein mois d'août.

Et là, mesdames et messieurs, c'est le moment de vérité. Le moment où vous portez le verre à vos lèvres.

Vous vous attendiez à une explosion de bulles fines, à une caresse minérale, à l'élégance de la Champagne. Ce que vous obtenez, c'est de la pisse de chat tiède. Un truc sirupeux, lourd, qui vous colle aux dents. Le gaz carbonique, n'aimant pas la chaleur (c'est scientifique, vérifiez), a décidé de se barrer plus vite qu'un promoteur immobilier après une malfaçon. Votre boisson de luxe est devenue un jus de raisin fermenté qui a traîné sur le tableau de bord d'une Twingo en plein soleil.

C'est là que le génie du marketing de club atteint son apogée. Vous le sentez, n'est-ce pas ? Ce goût de défaite qui remonte dans le fond de la gorge. Vous savez que c'est immonde. Vous savez que si on vous servait ça dans un mariage, vous iriez discrètement vider votre verre dans un pot de fleurs. Mais là, vous ne pouvez pas. Parce que ce liquide coûte 50 euros la gorgée.

Alors vous faites quoi ? Vous souriez. Vous le buvez avec une grimace que vous essayez de faire passer pour une expression de dégustateur expert. « Ah, il a une belle structure », mentez-vous à votre pote Kevin qui, lui, est déjà en train de s'étouffer avec une vodka-pomme qui a le goût de dissolvant pour ongles.

La physique est une maîtresse cruelle, mais elle est honnête. Elle vous dit : « Mon gars, tu as payé pour de la température, pas pour du goût. » Dans un club, le froid est un luxe qu'ils ne peuvent pas se permettre de vous laisser trop longtemps. Pourquoi ? Parce que si le champagne reste froid, vous le dégustez. Si vous le dégustez, vous prenez votre temps. Et si vous prenez votre temps, vous ne recommandez pas une autre bouteille.

Le business model du "pisse-tiède" est imparable. On vous sert un produit dont la qualité s'effondre de manière exponentielle dès qu'il touche la table. C'est la

dépréciation la plus rapide du monde. Une Ferrari perd 20 % de sa valeur quand elle sort du garage. Une bouteille à 1500 euros perd 90 % de son intérêt gustatif à chaque degré Celsius gagné. Au bout de dix minutes, vous n'avez plus entre les mains qu'un déchet industriel coûteux.

Et regardez autour de vous. C'est une épidémie. Toutes les tables sont jonchées de ces cadavres de bouteilles qui transpirent la détresse thermique. Les seaux à glace sont devenus des pédiluves pour bactéries de luxe. Les gens continuent de verser ce liquide jaunâtre dans des verres où flottent les cendres des feux de Bengale. C'est une vision d'apocalypse, mais avec un filtre Instagram "Earlybird".

Le pire, c'est la physique des mélanges. Quand vous réalisez que votre champagne est devenu imbuvable, vous essayez de le sauver. Vous demandez des glaçons supplémentaires. Le serveur vous apporte un bol de cailloux translucides qui ont la fâcheuse tendance à fondre instantanément, diluant votre "nectar" à 1500 balles jusqu'à ce qu'il ait la couleur et la consistance d'une analyse d'urine d'un patient diabétique.

Félicitations. Vous buvez maintenant de l'eau gazeuse aromatisée au regret, servie à 18 degrés.

Mais hé, ne faites pas cette tête. Regardez le côté positif. Vous venez de prouver une théorie fondamentale : l'argent peut acheter la visibilité, mais il ne peut pas annuler les lois de la thermodynamique. Vous êtes là, dans votre carré VIP, entouré de gens magnifiques qui font semblant de s'amuser, en train de siroter un truc qui ferait vomir un clochard s'il n'y avait pas une étiquette dorée dessus.

C'est ça, la magie de la nuit. C'est transformer de l'or en plomb, du prestige en pisse, et de l'intelligence en un virement bancaire irrationnel.

Allez, cul sec. Ne laissez pas ce liquide se réchauffer davantage, il risquerait de

s'évaporer de honte. De toute façon, dans cinq minutes, la musique sera trop forte pour que tu entendes tes propres sanglots intérieurs. Et puis, entre nous, qu'est-ce que c'est que 1500 euros pour une expérience scientifique ? Tu viens de découvrir que la chaleur humaine, c'est ce qui transforme un roi en bouffon, et un grand cru en bouillon de culture.

Santé, l'artiste. Mais dépêche-toi de finir ton verre : je crois qu'il commence à faire des bulles de fermentation spontanée. Et à ce prix-là, ce serait dommage que la bouteille explose avant que tu n'aies posté la photo de l'addition.

# Chapitre 9

## Le serveur, ce pickpocket de luxe

Regarde-le approcher. Il ne marche pas, il ondule. Il glisse entre les tables avec la fluidité d'un prédateur marin qui aurait troqué ses écailles pour un gilet en satin trop serré et une coupe de cheveux qui défie les lois de la gravité et du bon goût. C'est le serveur de VIP. Ou, pour être plus précis, le Grand Prêtre de l'Extorsion Aéroportée.

Ce mec-là a un super-pouvoir que même Marvel n'a pas osé inventer : il est capable de te faire les poches tout en te faisant croire qu'il te rend service. C'est l'alchimiste moderne. Il transforme ton épargne-logement en un filet d'eau ferrugineuse avec une dextérité qui ferait passer un chirurgien cardiaque pour un boucher charcutier un lendemain de cuite.

Observe bien sa gestuelle au moment fatidique où il s'approche de ton seau à glace. Il y a une chorégraphie précise, un rituel millénaire qui remonte probablement aux premières arnaques de la Grèce antique, quand un mec en toge servait du vinaigre à prix d'or en jurant que c'était les larmes d'Aphrodite.

D'abord, il saisit la bouteille. Il ne la prend pas, il l'incarne. Il la saisit par le cul, le pouce enfoncé dans le creux de la bouteille comme s'il s'apprêtait à lui faire un examen de la prostate. C'est le signe extérieur de maîtrise. "Je contrôle le flux, je contrôle ta vie," semble dire ce pouce arrogant. Puis, il incline le goulot. Lentement. Très lentement. Trop lentement. À ce stade, la physique n'existe plus. On est dans le domaine de la torture psychologique.

Et là, c'est le génie. Le goutte-à-goutte.

Il ne verse pas le liquide, il l'administre. Comme une chimiothérapie pour ton portefeuille. Il te sert exactement deux centilitres. Deux. Pas trois, pas un et demi. Deux centilitres, c'est la dose de sirop pour la toux qu'on donne à un hamster asthmatique. Mais dans ce verre en cristal gravé qui coûte le prix d'une Twingo d'occasion, ces deux centilitres sont censés représenter l'apogée de ta réussite sociale.

Regarde la courbure de son poignet. C'est là que se joue le braquage. Il casse le mouvement pile au moment où le liquide menace de dépasser l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette au fond du verre. Et là, il fait le petit tour de poignet final. Le "twist". Ce petit mouvement sec vers le haut pour empêcher la goutte de trop de tomber. Parce que la goutte de trop, c'est un manque à gagner. C'est cinq euros qui s'évaporent. S'il pouvait te servir la bouteille à l'aide d'une pipette de laboratoire ou d'un spray nasal, il le ferait. "Veuillez ouvrir la bouche, Monsieur, je vais pulvériser votre dignité en trois pressions."

Mais le chef-d'œuvre de sa performance, ce n'est pas sa main. C'est ses yeux.

Pendant qu'il te sert cette dose homéopathique de pisse de luxe, il te regarde droit dans les mirettes. C'est un duel de western. Il ne quitte pas tes yeux des siens. Pourquoi ? Pour vérifier si tu vas oser broncher. C'est un test de dominance. Il te défie de dire : "Dis-moi, Jean-Eudes, t'as pas l'impression d'être un peu radin sur le dosage ?"

Mais tu ne diras rien. Parce que si tu parles, tu passes pour un pauvre. Et dans ce sanctuaire du paraître, être pauvre est un crime passible de la peine de mort sociale immédiate. Alors tu subis. Tu soutiens son regard avec un sourire crispé qui ressemble à une paralysie faciale, pendant que ton cerveau hurle : "MAIS C'EST MÊME PAS ASSEZ POUR MOUILLER MA LANGUE, ESPÈCE DE PICKPOCKET EN NOEUD PAP' !"

Lui, il le sait. Il lit dans tes pensées comme dans un menu de fast-food. Il voit ton

agonie, il sent ta frustration, et ça le nourrit. Il est le sommelier de ton humiliation. Quand il a fini de verser ses 2cl de néant, il repose la bouteille dans la glace avec une délicatesse infinie, comme s'il venait de manipuler du plutonium. Il te gratifie d'un petit hochement de tête complice, le genre de signe qu'on fait à un complice après avoir enterré un cadavre dans la forêt. "On sait tous les deux ce qui vient de se passer, mais on va faire comme si c'était génial."

C'est là qu'intervient la phase 2 du braquage : la raréfaction organisée.

En te servant des doses de colibri, il s'assure de deux choses. Primo, tu vas boire ça en une seule micro-gorgée parce que, par réflexe, ton corps cherche à détecter s'il y a vraiment de l'alcool là-dedans. Secundo, comme ton verre est vide en trente secondes, il va devoir revenir. Et il adore revenir. Il rode autour de ta table comme un vautour autour d'un touriste allemand égaré dans le Sahara. À chaque fois qu'il passe, il jette un coup d'œil à ton verre vide avec un air de reproche, comme si tu venais de commettre un sacrilège en consommant ton "nectar" trop vite.

"Monsieur souhaite-t-il une autre bouteille ? Celle-ci semble... fatiguée."

"Fatiguée ?" Mais elle est pas fatiguée, ducon ! Tu l'as vidée à coups de doses de 2cl en quarante-cinq minutes ! Mais tu réponds : "Oui, bien sûr, la même chose." Et hop, 1500 balles de plus dans le broyeur.

Le serveur de luxe, c'est le seul métier au monde où plus tu méprises le client, plus il te donne de pourboire. C'est un syndrome de Stockholm en smoking. Le mec te vole, il te traite comme une merde, il te sert de la piquette tiède avec la parcimonie d'un apothicaire en période de famine, et à la fin de la soirée, tu vas lui filer un billet de cinquante parce que "le service était impeccable".

Quel service ? Il a juste incliné un bras ! Une machine à café automatique fait le même boulot pour vingt centimes et elle ne te regarde pas comme si tu étais un déchet

radioactif parce que tu ne portes pas de chaussures à 800 euros.

Mais attention, il y a une hiérarchie dans le pickpocketisme de salle. Il y a le petit serveur qui débute, celui qui a encore un reste d'humanité et qui, parfois, par erreur, te sert 4cl. Celui-là ne fera pas carrière. Il sera viré avant la fin de la semaine pour "gaspillage de ressources précieuses". Et puis il y a le Maître, le prédateur alpha. Celui qui arrive à te faire croire que le fait qu'il n'y ait plus de glaçons dans ton seau est une "expérience sensorielle voulue par le producteur pour libérer les arômes de soufre et de déception".

Ce génie-là est capable de te vendre un supplément "bulles fraîches" pour 200 euros en agitant simplement une cuillère en argent dans ton verre de champagne plat. Il te regarde, il sourit (juste assez pour montrer ses dents blanchies au laser, mais pas trop pour ne pas avoir l'air aimable), et il te dit : "C'est une cuvée qui demande de la patience."

Traduction : "Je vais attendre que tu sois assez bourré pour ne plus savoir lire les chiffres sur le terminal de carte bleue."

Et le pire dans tout ça ? C'est que tu l'admires. Tu le regardes s'éloigner vers une autre table de pigeons, et tu te dis : "Putain, il a la classe." Tu viens de te faire dépouiller de ton salaire mensuel pour boire de la flotte aromatisée au prestige périmé, servie par un mec qui te déteste profondément, et ton seul regret, c'est qu'il ne t'ait pas regardé un peu plus longtemps.

C'est ça, le serveur de luxe. Ce n'est pas un employé de l'hôtellerie. C'est un magicien de la frustration. Il te fait miroiter l'abondance tout en pratiquant la rétention d'information liquide. Il est le gardien du temple de la vacuité, le péager de l'absurde.

Alors, la prochaine fois qu'il s'approchera de toi avec son flacon de 75cl à 1500 euros, regarde bien son poignet. Regarde bien ce mouvement de retrait millimétré. C'est

l'instant précis où ton argent quitte le monde réel pour entrer dans la quatrième dimension du marketing nocturne. Et n'oublie pas de dire merci. C'est la moindre des politesses quand on se fait braquer avec autant d'élégance.

Santé, pigeon. Mais ne bois pas trop vite, tu pourrais finir par goûter ce qu'il y a vraiment dans ton verre. Et ça, personne ne le veut. Surtout pas ton banquier.

# Chapitre 10

## La guerre des tables : Qui a la plus grosse étincelle ?

Regarde bien ton voisin de droite. Non, pas celui qui essaie de digérer son mojito à 25 euros en fixant le vide avec l'intensité d'un mollusque en fin de vie. Je te parle du Type. Celui qui porte une chemise blanche tellement cintrée qu'on dirait qu'elle a été peinte à la bombe sur son torse épilé. Celui qui a posé sa clé de Porsche (louée à la journée en Bulgarie) bien en évidence sur la table, juste à côté d'un seau à glace encore vide. Ce mec, c'est ton ennemi mortel. Tu ne le connais pas, il ne te connaît pas, mais dans trois minutes, vous allez vous livrer une guerre de tranchées financière qui ferait passer la crise des subprimes pour un vide-greniers paroissial.

Bienvenue dans la "Guerre des Tables", l'unique conflit mondial où les munitions sont des bâtons de dynamite pyrotechniques collés avec du gros scotch sur des bouteilles de piquette glorifiée.

Tout commence par une provocation. Une étincelle, au sens propre. À la table 4, un groupe de types qui ressemblent à des figurants de \*Jersey Shore\* vient de commander une bouteille de "Prestige". Le DJ, qui possède l'éthique professionnelle d'un mercenaire de chez Wagner, coupe brusquement le son de la dernière bouse d'auto-tune à la mode. Une lumière rouge stroboscopique commence à balayer le carré VIP, comme si une alerte nucléaire venait d'être déclenchée. Et là, c'est le défilé.

Une procession de serveuses en maillots de bain trop petits – qui ont probablement un doctorat en physique nucléaire mais qui, pour l'instant, portent des plateaux – s'avance en rythme. Au milieu, la bouteille. Elle n'est pas juste servie, elle est escortée comme un chef d'État en zone de guerre. Et surtout, elle est surmontée de

ces fameux cierges magiques, ces étincelles de kermesse qui crachent une fumée toxique directement dans tes poumons. C'est le signal. La table 4 vient de poser ses couilles sur le plateau de marbre. Elle vient de dire au reste de la boîte : « Regardez-nous, nous sommes les rois du pétrole (ou du moins, on a encore 400 euros de découvert autorisé). »

À ta table, l'ambiance change. Le silence se fait. Ton pote Greg, qui passe ses journées à faire des Excels sur l'optimisation fiscale des PME, redresse l'échine. Il a vu l'étincelle de la table d'à côté. Il l'a sentie. C'était une insulte personnelle. C'était un crachat au visage de sa virilité monétaire.

« Ils ont pris une Magnum, murmure Greg, les yeux injectés de sang. Ces clochards ont pris une Magnum de 1,5 litre. »

Dans son cerveau embrumé par la vodka-redbull, une décision est prise. Une décision qui va coûter son futur apport pour un T2 à Levallois. Il appelle le serveur avec le geste d'un empereur romain ordonnant la mise à mort d'un gladiateur.

« La même chose. Mais en Jéroboam. Et mets-en deux. Avec le maximum d'étincelles. Je veux que ça ressemble au 14 juillet à Dubaï ici. »

C'est là que l'absurdité atteint son paroxysme galactique. On n'est plus dans la consommation de boisson. Personne n'a soif. À ce stade, le liquide à l'intérieur de la bouteille pourrait être du liquide de refroidissement pour tracteur ou de l'urine de licorne diabétique, personne ne ferait la différence. Ce que Greg vient d'acheter, c'est 45 secondes d'attention forcée. Il vient de payer 3000 euros pour que des inconnus, qui le détestent, le regardent pendant qu'une barre de magnésium brûle à trente centimètres de son nez.

La guerre est déclarée. La table 4, piquée au vif, réplique. Ils ne peuvent pas se laisser humilier par un mec en pull cachemire jeté sur les épaules. Ils commandent une Mathusalem. 6 litres de champagne tiède. Le serveur, qui voit sa commission s'envoler vers les sommets de l'Olympe, commence à transpirer de joie. Le manège recommence. Plus de musique, plus de lumières, plus de fumée. La boîte de nuit

ressemble maintenant à un site de lancement de SpaceX. L'air devient irrespirable à cause des particules de carbone des étincelles, mais qu'importe ! Le prestige n'a pas d'odeur, ou alors celle du soufre et du désespoir.

Pose-toi la question, public : quel est le but ultime ? Est-ce que les filles à la table d'en face vont soudainement tomber amoureuses du volume de verre sur ta table ? Spoil : non. Elles regardent la bouteille, pas toi. Tu n'es qu'un support biologique pour un contenant de luxe. Tu es le porte-manteau d'un marketing de génie qui a réussi à te vendre de l'eau gazeuse au prix de l'uranium enrichi.

Et le pire, c'est la gestuelle. Une fois que la bouteille est là, trônant au milieu de la table comme une idole païenne, il faut la "flexer". Le possesseur de la grosse étincelle adopte alors une posture très particulière : le "Sarcasme de la Richesse". Il fait semblant de ne pas regarder la bouteille. Il discute, il rit trop fort, il jette des coups d'œil circulaires pour vérifier que le reste de la plèbe a bien pris la mesure de son pouvoir d'achat. Il manipule son verre avec une délicatesse feinte, alors que ses doigts tremblent parce qu'il sait qu'il va devoir manger des pâtes au sel jusqu'en 2027 pour compenser cette demi-heure de gloire.

C'est une escalade nucléaire de la vacuité. Si la table de gauche sort le grand jeu, tu dois sortir le très grand jeu. C'est la course aux armements de la ringardise. J'ai vu des types commander des bouteilles si grosses qu'il fallait deux serveurs pour les porter, juste parce que le mec de la table d'à côté avait eu le malheur de commander un seau de bières un peu trop joyeusement. C'est le seul endroit au monde où dépenser plus d'argent que ce qu'on possède pour un produit qu'on n'aime pas est considéré comme une victoire tactique.

Regardez-les, ces guerriers du néant. Ils se toisent par-dessus des remparts de glace pilée. Ils comparent la longueur de leurs étincelles comme des préadolescents dans les vestiaires de la piscine municipale. « La mienne brille plus longtemps », « La mienne a fait plus de bruit en arrivant », « Mon serveur avait un costume de Superman ».

C'est pathétique. C'est sublime de bêtise. C'est l'apothéose du système capitaliste : avoir réussi à transformer l'insécurité masculine en un modèle économique rentable basé sur la pyrotechnie de table.

Et quand la lumière revient, quand la musique reprend son rythme de marteau-piqueur, il reste quoi ? Des bouteilles vides, des seaux qui débordent d'eau sale et de cendres de cierges magiques, et une facture qui a l'épaisseur d'un annuaire. Le "gagnant" de la guerre des tables est celui qui repart avec le plus gros ego boursouflé, tandis que son banquier est probablement en train de faire un AVC en temps réel.

Le lendemain, dans le froid grisâtre de midi, notre guerrier de la nuit se réveillera avec une migraine carabinée, une haleine de vieux cendrier et le souvenir embrumé d'avoir été, pendant quelques secondes, le soleil d'un donjon de 40 mètres carrés. Il consultera son compte en ligne, verra le prélèvement de la boîte de nuit et se dira : « Putain, j'ai eu la plus grosse étincelle. »

Oui, mon pote. Tu as eu la plus grosse. Mais n'oublie pas : une étincelle, ça ne dure que quelques secondes. Ta dette, elle, a une demi-vie radioactive. Alors, qui a vraiment gagné ? Sûrement pas toi. Sûrement pas ton voisin de table. Le seul vrai vainqueur, c'est le mec qui possède la boîte, celui qui achète ces bouteilles 15 euros l'unité et qui te regarde, depuis son bureau à l'étage, t'auto-immoler financièrement avec un sourire de prédateur.

Allez, ressers-toi un verre de cette flotte tiède. Tu l'as payée le prix d'un rein, ce serait dommage d'en laisser une goutte. Santé, champion. Et n'oublie pas : la prochaine fois, essaie les feux d'artifice de détresse pour bateaux, c'est moins cher et ça attire encore plus l'attention des garde-côtes de la dignité.

# Chapitre 11

## Le passage aux toilettes : L'évacuation d'un patrimoine

C'est là que la physique des fluides rejoint la cruauté de la macro-économie. Tu te lèves de ton canapé en skaï, celui qui te coûte le PIB du Monténégro à l'heure, et tu entames la Longue Marche. Tu traverses le dancefloor comme un général romain de retour de campagne, sauf que tes légionnaires sont des types en chemise cintrée trop petite et que ton char de triomphe est une basket Dior qui colle à la moquette imbibée de Red Bull. Tu as encore l'aura de l'étincelle, ce résidu de gloire qui émane de toi parce que, il y a dix minutes, tu as brandi un jéroboam de Moët & Chandon comme si c'était le Saint Graal.

Mais dès que tu franchis la porte battante des toilettes, le charme rompt. L'étincelle s'éteint dans une odeur de Sanisphère mentholé et de désespoir liquide. Bienvenue dans la chambre de compensation de ton ego.

Tu te retrouves face à l'urinoir, ce réceptacle en porcelaine ébréchée qui, lui, n'en a strictement rien à foutre de ton bracelet VIP. L'urinoir ne discrimine pas. Il accueille la pisse du stagiaire en marketing comme celle de l'héritier d'un empire de la charcuterie industrielle. Et là, c'est le moment. Le robinet s'ouvre.

Est-ce que tu entends ce bruit ? Ce léger clapotis ? Ce n'est pas juste un besoin naturel. C'est le son d'un virement bancaire qui s'évapore. À 300 euros la bouteille (prix "ami"), et en comptant que ton corps de lâche a déjà métabolisé la moitié du sucre et de l'alcool, tu es littéralement en train d'expulser 40 euros par seconde. Regarde bien ce jet jaunâtre frapper le bloc de paraffine rose au fond du bac. C'est ton héritage qui s'en va. C'est le premier apport pour un studio à Saint-Etienne qui s'écoule. C'est la future orthodontie de ton fils aîné qui termine sa course dans les

égouts de la ville, escortée par un relent de chlore et de vieille clope.

On appelle ça la "clarté de l'urinoir". C'est une variante financière de la petite mort. Seul face au mur carrelé, ton cerveau, temporairement déconnecté du boum-boum assourdissant de la salle, se met à faire des calculs que même un expert-comptable sous crack n'oserait pas valider.

« Voyons voir... j'ai bu quatre coupes. Une coupe, c'est environ 15 centilitres. La bouteille fait 75. Donc là, j'évacue environ 120 euros de liquide. Si je reste ici trente secondes, je perds l'équivalent d'un abonnement annuel à la salle de sport où je ne vais jamais. »

Tu réalises alors l'absurdité thermodynamique de ta soirée. Tu as travaillé quarante heures cette semaine, tu as supporté les remarques de ton patron, le stress du métro et la pluie, tout ça pour acheter un produit de luxe dont la durée de vie entre ton œsophage et ta vessie a été plus courte qu'un tweet de Donald Trump. Tu es un filtre à champagne. Un filtre à 1500 euros. Tu es l'intermédiaire coûteux entre la cave d'un domaine prestigieux d'Épernay et la station d'épuration locale.

À ta droite, un type en train de refaire sa cloison nasale te jette un regard vitreux. Lui aussi évacue son patrimoine, mais par les sinus. Vous vous jetez un coup d'œil de conspirateurs. Vous êtes les deux faces d'une même pièce de monnaie dévaluée. Vous êtes les actionnaires majoritaires d'une entreprise qui ne produit que de l'urée et du regret.

Et puis, il y a le gardien du temple : le préposé aux toilettes. Le seul homme sobre dans un rayon de trois kilomètres. Il te regarde avec la compassion qu'on réserve aux animaux blessés ou aux parieurs compulsifs. Il sait, lui. Il voit défiler des "patrimoines" depuis 22 heures. Il voit des mecs qui arrivent en Moonwalk de l'oseille et qui repartent en titubant, délestés de leur dignité et de leur épargne-retraite. Il te tend une feuille de papier essuie-tout avec un geste d'une noblesse insultante.

Tu lui donnes une pièce de deux euros. Parce que, quitte à être l'idiot du village global, autant être un idiot généreux. Tu viens de pisser l'équivalent d'un pneu de Twingo, tu n'es plus à deux balles près pour un morceau de ouate recyclée.

Tu te regardes dans le miroir. L'éclairage au néon est conçu pour te rappeler que tu as trente ans, que tes cernes ont la profondeur du Grand Canyon et que ta chemise est tachée. Où est passé le "roi du monde" d'il y a cinq minutes ? Il est resté à la table. Ici, tu n'es qu'un mammifère qui traite des déchets liquides. La bulle a éclaté. Pas celle du champagne, celle de ton illusion sociale.

Tu te demandes si les mecs qui ont inventé le luxe avaient prévu ça. Est-ce que Bernard Arnault sourit en pensant que, chaque soir, des milliers de litres de ses meilleurs crus finissent leur course dans de la porcelaine industrielle entre deux parois taguées "Kévin est une pute" ? C'est le cycle de la vie version capitalisme sauvage. On extrait le raisin du sol, on le presse, on le dore, on le vend à prix d'or à un mec qui veut impressionner une fille qui s'en fout, et le mec le rend à la terre via une tuyauterie en PVC. C'est du compostage pour riches.

Tu sors des toilettes. L'air climatisé te frappe, mais l'odeur de la sueur et du parfum synthétique te rappelle tes obligations de fêtard. Tu dois retourner là-bas. Tu dois justifier l'investissement. Tu as encore de la monnaie virtuelle dans tes veines, il faut que ça se voie.

Tu retournes à ta table. La bouteille est vide, ou presque. Le seau à glace contient une mélasse tiède où flottent des étiquettes décollées. Tes amis te regardent comme si tu revenais d'une mission secrète.

« Ça va, mec ? T'as raté le drop du DJ, c'était épique ! »

Tu souris bêtement. Tu ne peux pas leur dire. Tu ne peux pas leur avouer que tu viens de commettre un crime financier contre toi-même dans une cabine de 1m<sup>2</sup>. Tu ne peux pas leur dire que ton patrimoine vient de rejoindre le Grand Tout par la voie

urinaire.

« Ouais, ouais, super. Allez, on en recommande une ? »

Parce que c'est ça, le génie du système. Une fois que tu as fini d'évacuer, ton corps crée un vide. Et la nature a horreur du vide. Surtout quand le vide a le goût de la défaite et que la seule façon de le combler, c'est de racheter une bouteille pour retrouver, ne serait-ce que dix secondes, l'illusion que tu ne finiras pas, toi aussi, par être évacué par la grande chasse d'eau de l'histoire.

Santé, l'artiste. Et vise bien, au moins pour le prix que ça coûte.

# Chapitre 12

## Le réveil : L'application bancaire, ce film d'horreur

Le soleil est un agresseur. À travers les fentes des volets que tu as oublié de fermer, il darde un rayon vengeur, précis comme un scalpel laser, qui vient te découper la rétine avec l'enthousiasme d'un boucher-charcutier en plein rush de Noël. Tu es vivant. Enfin, techniquement. Ton corps est une scène de crime délimitée par des draps qui sentent la cigarette froide, la sueur de stress et un parfum de luxe industriel que tu as payé le prix d'un rein.

Ta bouche ? Une décharge à ciel ouvert. On dirait qu'un régiment de légionnaires a marché sur ta langue après avoir traversé un désert de sable et de clopes froides. Tes neurones, eux, organisent une rave-party sans musique, juste avec des marteaux-piqueurs et une envie persistante de vomir ton propre squelette.

Tu tâtonnes. Ton bras pèse trois tonnes. C'est le poids de la culpabilité. Tu cherches cet objet rectangulaire, ce monolithe noir qui détient la vérité, la seule, l'unique, celle que tu as tenté de noyer sous des hectolitres de bulles tièdes hier soir. Ton téléphone.

Le voilà. Il est là, entre un verre d'eau tiède (encore elle) et tes clés de voiture dont tu n'auras plus besoin puisque tu ne pourras bientôt plus payer l'essence. Tu l'allumes. La luminosité est réglée au maximum, bien sûr. Tes yeux hurlent. Tu ressembles à un vampire qu'on vient d'exposer à un projecteur de stade.

Et là, c'est le premier boss du jeu : le FaceID.

Ton iPhone te regarde. Il analyse tes traits. Il hésite. Il scanne ce visage bouffi, ces cernes qui descendent jusqu'aux pommettes, ce regard vitreux qui implore la pitié. Le verdict tombe : \*« Code requis »\*. Ton propre téléphone ne te reconnaît plus. Pour

lui, tu n'es plus le jeune cadre dynamique aux dents blanches qui a configuré l'appareil ; tu es un fugitif moldave qui vient de passer trois semaines dans une cave.

Tu tapes ton code, les doigts tremblants. Tu évites les notifications WhatsApp. Tu sais déjà ce qu'il y a dedans : des vidéos floues où tu hurles les paroles d'une chanson de Jul en tenant un magnum comme si c'était le Saint Graal, entouré de gens que tu n'aimeras plus jamais dès lundi matin. Non, l'urgence est ailleurs. L'urgence est rouge. L'urgence est bancaire.

Tu poses ton doigt sur l'icône de l'application de ta banque. À ce moment précis, ton cœur bat plus vite que celui d'un lapin sous cocaïne. C'est le moment où le film d'horreur commence vraiment. On n'est plus dans *\*Very Bad Trip\**, on est dans *\*Saw\**. Tu es Jigsaw et tu viens de te scier la jambe financièrement.

L'application s'ouvre. La petite roue tourne. Elle tourne, elle tourne... Ce petit cercle bleu est un compte à rebours avant l'apocalypse. Tu pries. Tu tentes des calculs mentaux de dernière minute. « Alors, j'avais 1200 sur le courant, plus les 400 de côté pour le loyer... si on compte la bouteille à 1500, ça passe. Juste. Je mangerai des cailloux jusqu'au 30, c'est riche en minéraux. »

Et là, le chiffre apparaît.

Le sol se dérobe. Ton cerveau tente de traiter l'information, mais il se met en mode « écran bleu ». Le solde n'est pas juste bas. Il n'est pas juste inquiétant. Il est insultant. C'est un solde qui te manque de respect. C'est un chiffre qui te regarde dans les yeux et qui te crache au visage : « Tu es une merde, et voici pourquoi. »

Tu commences à scroller. C'est l'autopsie.

Chaque ligne est un coup de poignard.

**\*\*23:45 – RESTAURANT LE TRUFFE & GAMBETTES : 212,00 €.\*\***

Ah oui, l'entrée en matière. Le moment où tu te sentais encore « raisonnable ». Tu as pris le menu dégustation parce que « la vie est trop courte pour manger des pâtes ». Spoiler : ta vie va être très longue maintenant que tu ne vas manger que ça pendant six semaines.

**\*\*00:32 – UBER : 45,50 €.\*\***

Pour faire trois kilomètres. Tu as payé le prix d'un Paris-Bordeaux en Ouigo pour être transporté dans une berline qui sentait le sapin désodorisant et la tristesse, simplement parce que tes chaussures vernies te faisaient mal aux pieds. Des chaussures à 400 balles, soit dit en passant.

**\*\*01:15 – CLUB LE REPOS DU GUERRIER (ENTRÉE) : 120,00 €.\*\***

Le videur t'a regardé comme un morceau de viande, tu lui as donné ta carte avec le sourire d'un gagnant de l'EuroMillions. Félicitations, tu as payé le droit d'entrer dans un endroit où la musique est trop forte pour avoir une conversation et où l'air est composé à 40 % de sueur de stagiaire en audit.

Et là... Le Monument. Le Grand Vide. Le Trou Noir de la Finance.

**\*\*02:47 – CLUB LE REPOS DU GUERRIER : 1 500,00 €.\*\***

Le temps s'arrête. Tu te revois. Tu revois ce moment de démente pure où, porté par l'ego, l'alcool de mauvaise qualité et le regard d'une fille dont tu as déjà oublié le prénom, tu as fait ce geste. Ce geste du poignet, élégant, presque aristocratique, pour poser ta carte sur le terminal. Tu te souviens du bip ? Ce petit « bip » de validation ? C'était le bruit d'une exécution capitale. C'était le son de ton épargne-logement qui se faisait guillotiner sur la place publique.

1500 euros.

Pour de la pisse tiède.

Pour un liquide qui a le goût du sirop de glucose et du regret, servi avec des fontaines

lumineuses qui te faisaient passer pour un roi pendant dix secondes, avant que la fumée ne retombe et que tu ne redeviennes ce que tu es : un type surendetté qui transpire dans une chemise trop serrée.

Tu calcules. 1500 euros, c'est quoi ?

C'est trois mois de courses chez Lidl.

C'est un voyage au Japon.

C'est le remplacement de ta courroie de distribution.

C'est 7500 cafés espresso.

C'est, accessoirement, la moitié de ce qu'il te reste à payer pour ton prêt étudiant.

Mais non. Toi, tu as choisi de transformer cette somme en urine de luxe. Tu as littéralement pissé ton avenir dans un urinoir en marbre synthétique.

Tu continues de scroller, parce que tu es un masochiste professionnel.

**\*\*04:12 – KEBAB LE GOURMET : 18,50 €.\*\***

Tu as pris le menu « Chef » avec double viande et supplément fromage. Pourquoi ? Parce qu'à ce stade, tu avais déjà accepté ta condition de paria de la société. Tu as mangé ce truc sur le trottoir, avec de la sauce blanche sur ton revers de veste à 600 euros. La sauce blanche est toujours là, d'ailleurs. Elle a séché. Elle ressemble à une carte géographique de ta déchéance.

Tu poses le téléphone sur ton torse. Tu regardes le plafond.

Le découvert autorisé. Cette douce caresse de la banque qui te dit : « Ne t'inquiète pas, on te laisse encore un peu de corde pour que tu puisses finir de te pendre. »

Le problème, c'est que le découvert, c'est comme un parachute de secours qui s'ouvre à deux mètres du sol : ça évite que ton corps ne se désintègre totalement, mais tu vas quand même finir dans un fauteuil roulant financier pendant un bon moment.

Tu réalises alors l'absurdité du système. Si tu avais perdu 1500 euros au casino, tu

aurais une histoire tragique à raconter. Si on t'avait braqué dans la rue, tu serais une victime. Mais là ? Tu es le coupable. Tu es l'assassin et la victime. Tu as volontairement, avec préméditation et enthousiasme, cliqué sur « Valider ».

Tu imagines ton conseiller bancaire demain matin. Le mec s'appelle probablement Jean-Pierre, il porte des cravates à motifs géométriques et il boit du café soluble dans un mug « Meilleur Papa du Monde ». Lundi, à 9h01, Jean-Pierre va voir passer ta transaction. Il va voir « 1500 € - Établissement de nuit ». Il va ajuster ses lunettes. Il va soupirer. Il va ressentir une pointe de pitié, mêlée à un mépris profond. Pour lui, tu es le parfait petit soldat de la consommation débile. Tu es celui qui maintient le PIB de la France à flot en s'autodétruisant le foie.

Et le pire ? Le pire, c'est que dans trois semaines, quand la douleur se sera estompée, quand le souvenir de la gueule de bois sera une lointaine rumeur, tu recommenceras. Parce que le système est bien fait. Parce que la honte est une émotion volatile, alors que le besoin d'exister dans le regard des autres, même pour le prix d'un rein, est une addiction solide.

Tu fermes l'application.

Tu fermes les yeux.

Tu essaies de dormir, mais le chiffre reste gravé sous tes paupières, en rouge sang.  
1500.

C'est le prix du néant.

C'est le tarif de l'illusion.

Bienvenue dans le monde réel. Prépare-toi à aimer les pâtes au beurre, l'ami. Sans beurre, d'ailleurs. Le beurre, c'est pour les VIP.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Payer 1500 euros pour de la pisse tiède"*

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)